



HAL
open science

À quand la majorité? Les minorités sous l'emprise théorique du centre à travers l'exemple de la renaissance linguistique en Bretagne

Erwan Hupel

► **To cite this version:**

Erwan Hupel. À quand la majorité? Les minorités sous l'emprise théorique du centre à travers l'exemple de la renaissance linguistique en Bretagne. Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXIe siècle, Carmen Alén Garabato, Jan 2013, Montpellier, France. hal-04362406

HAL Id: hal-04362406

<https://hal.science/hal-04362406>

Submitted on 22 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

À QUAND LA MAJORITÉ ?

LES MINORITÉS SOUS L'EMPRISE THÉORIQUE DU CENTRE À TRAVERS L'EXEMPLE DE LA RENAISSANCE LINGUISTIQUE EN BRETAGNE

HUPEL Erwan (2013) « À quand la majorité ? Les minorités sous l'emprise théorique du centre à travers l'exemple de la renaissance linguistique en Bretagne », colloque international organisé par le laboratoire DIPRALANG (ARSER) – EA 739. Montpellier III (Université Paul Valéry), 10-11 janvier 2013. Thème du colloque : « Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXIe siècle », actes parus sous la direction de Carmen Alén Garabato, Lambert-Lucas, Limoges, 2013, pp. 267-278.

L'appellation « minorité linguistique », si elle renvoie d'abord à des considérations démographiques, induit également l'idée d'un rapport d'expérience et bien sûr de valeur.

Cette idée projette sur le système linguistique minoritaire une impression d'inachevé, le sentiment, pour les « minoritaires », d'une hésitation entre deux modèles identitaires à suivre : les minorités linguistiques sont-elles d'éternelles « mineures » destinées à (sur)vivre sous la tutelle plus ou moins bienveillante d'une entité majeure étatique ou supra-étatique ou doivent-elles être considérées comme des groupes linguistiques « majeurs en devenir » qui devraient dès lors assimiler les théories et les canons des dites « majorités » linguistiques, érigées en modèles pour la circonstance, et ainsi parfaire leur construction identitaire et pouvoir prétendre devenir leurs égales ?

Alternative en faux-semblant qui masque en fait une variation autour du concept de centralité : les minorités devant s'accepter comme périphéries ou se construire une identité miroir, inspirée, voire calquée, sur le modèle central.

L'objet de cet article est de présenter le processus d'implantation de ce carcan théorique sur les minorités pour en comprendre les mécanismes et éventuellement en exposer les limites. Davantage qu'une simple modernisation d'un rapport dominant/dominé qui n'oserait plus dire son nom, l'avènement du concept de minorité jusque, et peut-être même d'abord, dans l'esprit des dits « minoritaires » consacre l'emprise théorique des entités majeures sur les minorités.

L'exemple d'une construction identitaire malgré puis par la langue comme elle s'est développée en Bretagne depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours illustre les phases successives de cette emprise entre domination résignée, réaction inspirée et course effrénée à la maturité linguistique.

C'est-à-dire tout d'abord ce que nous pourrions appeler un paradigme crépusculaire, imposé par le centre et ce dès le XVIII^e siècle. Les groupes linguistiques minoritaires comme la Bretagne se voyant alors assigner le rôle du contre-point dans le processus de construction identitaire des

nations majeures. À l'avènement d'une civilisation dite « des Lumières » devait ainsi correspondre l'extinction d'idiomes considérés comme porteurs d'obscurantisme. C'est l'assimilation et la persistance de ce modèle théorique en Bretagne qui va susciter l'apparition d'un phénomène « renaissantiste » initiant une rupture et conduisant à l'adhésion à un autre paradigme, minoritaire, celui-là suggéré, et qui devait permettre, à travers la renaissance linguistique, d'envisager la Bretagne, non comme une antique nation déliquescence mais comme une jeune nation en cours de construction.

Vient alors la renaissance, ouvrant sur un état de minorité bretonne ; le nouveau paradigme supposant un nécessaire processus de maturation où on retrouve un autre modèle théorique importé qu'il ne s'agit plus de remettre en cause mais de calquer pour affirmer une autre centralité.

Enfin, alors qu'on peut, presque quatre-vingt-dix ans après son inauguration, estimer ce processus de maturation suffisamment... mature, il est légitime d'interroger la pertinence de ces modèles importés et d'envisager leur évolution possible au regard des attentes de la minorité et des possibilités offertes par le cadre dans lequel elles s'inscrivent.

La renaissance linguistique : le paradigme minoritaire en alternative au crépuscule

En Bretagne, le mouvement le plus significatif de cette renaissance (et qui a réalisé la production théorique et littéraire la plus conséquente) est celui développé de 1925 à 1944 autour de la revue littéraire *Gwalarn* (« Noroît »).



Couverture du premier numéro de Gwalarn.

Apparue dans le giron nationaliste, cette revue se donnait pour mission d'appuyer la « renaissance nationale » par une « renaissance linguistique ». (Hemon & Mordrel 1925 : 1)

La terminologie « minorité linguistique » ou « nationale » n'avait bien sûr pas encore cours dans l'Entre-deux guerres et c'est à la notion de « petites nations » que font référence les écrivains de la revue *Gwalarn*, emmenés par un jeune agrégé d'anglais, Louis Némou, de son nom de plume Roparz Hemon.

Le Premier et dernier manifeste de *Gwalarn* en langue française affiche en effet l'ambition « d'engager la littérature bretonne sur la voie que suit depuis longtemps la littérature de mainte petite nation : la Bohême, la Flandre, la Catalogne entre autres » (Hemon & Mordrel 1925 : 1).

Ici l'emprise théorique du centre est double. Cette ambition d'ériger la Bretagne en « petite nation » apparaît en réaction à un autre modèle théorique imposé par le centre, le modèle d'une nation bretonne reliquat en continuelle dégénérescence (nation, bien sûr, de « dégénérés » si on en croit Mérimée, qui n'était guère plus tendre avec les Bretons qu'il ne l'était avec les Corses, Balzac ou encore Victor Hugo qui résumait cyniquement notre propos : « ...d'un côté la révolution française, de l'autre le paysan breton. [...] Et qu'on se demande si cet aveugle pouvait accepter cette clarté. » (Hugo 1874)

Ce premier modèle théorique, dont cette poignée de jeunes intellectuels bretons entendait s'affranchir, s'incarnait en une géographie linguistique inégalitaire imposée par la philosophie des Lumières qui proposait une construction nationale par rayonnement de la langue du centre, le français, sur les autres zones linguistiques dont la disparition achèverait l'entrée de la nouvelle nation dans la modernité.

C'est le développement de ce motif sur un mode pathétique par les écrivains romantiques qui a permis la transmission de ce paradigme vers ces populations qu'on n'appelait pas encore minoritaires et qui l'ont largement adopté. C'est le mythe du dernier locuteur incarné par Dolly Pentraeth en Cornouailles, le *crépuscule celtique* de Yeats en Irlande ou en Bretagne la parution des *Derniers Bretons* d'Émile Souvestre en 1836, jusqu'aux poèmes *D'un autre Monde* de Per-Jakez Hélias qui s'identifie à la Cornouaillaise du XVIII^e siècle à qui on a voulu faire incarner la disparition de son idiome : « Dolly Pentreath, [...] le monde a changé son odeur ou notre odeur changé de monde » (Hélias (1974) 2012 : 127).

Le modèle pré-minoritaire s'entend donc comme déclinant. La conséquence en est la structuration d'une identité bretonne naissante malgré la langue et la parole est alors aux antiquaires. Iwan Le Diberder, militant breton d'avant-guerre, folkloriste, collecteur, écrit sans ambages : « Faire du breton ma langue, cela équivaldrait pour moi à descendre au niveau d'une variété européenne de canaque. Merci bien ! À d'autres ! Au fond du jardin les poireaux ! »

(Mordiern 1964 : 32).

C'est dans ce contexte qu'il faut donc replacer l'apparition d'un mouvement « renaissantiste » comme *Gwalarn* et ce modèle revendiqué de « petite nation », sorte d'identité du réduit comme point de départ d'une reconquête.

Le ton est bien celui de la rupture, la revue se présente comme une « ...réaction violente et raisonnée de la jeunesse cultivée contre les modes surannées et la fausse paysannerie mises en honneur par le régionalisme » (Hemon & Mordrel 1925 : 1), mais il y a également, au-delà des formes, la contestation, par le menu, du paradigme crépusculaire :

Paradigme crépusculaire (pré-minoritaire)		Paradigme de la « petite nation » comme exprimé par le « Premier et dernier manifeste de Gwalarn en langue française » (Hemon & Mordrel 1925 : 1)
<i>Opposition entre :</i>		<i>Projet monolingue breton</i>
<i>Français</i>	<i>Breton</i>	
Civilisés	Primitifs	<i>Gwalarn</i> est « destinée à l'élite du public bretonnant »
Progrès	Déclin	« Mettre “ à la page ” la Bretagne celtique, par d'autres moyens que sa destruction. »
Lumières	Crépuscule celtique	« Renaissance linguistique »
Écriture	Oralité	« irréprochable tenue littéraire », « langue de forme classique »
Littérature	Folklore	« Pour la première fois une revue bretonnante présentera exclusivement à des lecteurs instruits des articles faits pour eux, susceptibles de les intéresser au même degré qu'une page tirée de n'importe quelle publication d'une capitale européenne, au lieu de contes enfantins et de poésies poussives à l'usage d'illettrés. »

Ainsi sont proposées les bases d'une nouvelle géographie minoritaire avec, derrière la référence répétée aux « grandes capitales européennes », l'affirmation d'un nouveau centre potentiel. On revendique un esprit citadin, donc moderne contre une littérature de « chef-lieu de canton » d'essence forcément régionaliste.

Les chefs des mouvements bretons d'aujourd'hui sont des citadins. Les mouvements bretons d'aujourd'hui sont imprégnés de l'esprit des villes. C'est Brest, c'est Nantes et c'est Rennes. La littérature bretonne d'avant-guerre, si tant est qu'elle mérite le nom de littérature, la politique régionaliste, le ton de ses assemblées, de ses journaux, de ses polémiques portent l'empreinte évidente de la petite ville. Littérature, politique de chef-lieu de canton. (Hemon 1929 : 42)

Le modèle français est omniprésent, même s'il n'est bien sûr pas revendiqué. À commencer par ce « Premier et dernier manifeste de Gwalarn en langue française », qui n'est pas sans rappeler le manifeste de Joachim du Bellay de 1549 : « La deffence, et Illustration de la Langue Francoyse ».

Il y a également la volonté de s'affirmer comme communauté atavique. Avec, malgré cette politique de la table rase, la recherche de textes épiques originels, d'un « cri poétique de la conscience commençante » (Glissant 1996 : 35). Un des rares textes reconnus par les écrivains de *Gwalarn* est le *Barzaz Breiz*, recueil de poésies populaires plus ou moins arrangées par le Vicomte Hersart de La Villemarqué et dont la publication eut un retentissement européen au XIX^e siècle. Et qui tient lieu de texte fondateur : « Jusqu'en 1918, à l'exception du *Barzaz Breiz*, il n'y a pas de littérature bretonne. Rien qu'une vague décoction de folklore » (Hemon 1928 : 22).

La maturation

La seconde étape, une fois la renaissance, sinon acquise, du moins proclamée, est la maturation. Si *Gwalarn* entend faire rejoindre à la Bretagne le concert des « petites nations » c'est avec l'espoir, à terme, d'être considérée comme une grande. Cette idée de maturation va s'appliquer à la langue bretonne, langue redécouverte, qui si elle représente la pierre d'angle de la « nouvelle » nationalité, trahit suivant le point de vue des rédacteurs de *Gwalarn*, tout épris de culture classique, le caractère mineur de cette nationalité.

L'entreprise de maturation « à la française », impose donc le monolinguisme. La langue doit être la seule ce qui implique un rejet du français et de toute conception bilingue de la société.

Tremen a c'hellomp hep ar galleg. Bremañ ez in c'hoaz pelloc'h : evel Breiziz e tleomp tremen hepzañ. Rannvroelez a gerz a-unan gant diouyezegez. Broadelez a-unan gant unyezegez. Ar galleg en hor skoliou eo spered Bro-C'hall en hon touez. Ha keit hag e vo spered Bro-C'hall en hon touez, e vo hor broadelez en argoll.

Nous pouvons nous passer du français. Maintenant j'irai plus loin, comme Bretons nous devons nous en passer. Régionalisme va avec bilinguisme. Nationalisme avec monolinguisme. Le français dans nos écoles c'est l'esprit de la France parmi nous. Et tant que l'esprit de la France sera parmi nous, notre nationalité sera en péril. (Hemon 1931 : 135)

Cette langue unique doit également être « unifiée ». Roparz Hemon, toujours en directeur de la revue, n'aura de cesse de défendre avec rigueur un modèle de langue « littéraire » contre toute digression dialectale :

...en em izelaat a rit o klask trefoedacha e-giz-se ; un dlead hoc'h eus da seveni en ho keñver-c'houi da genta, ha d'an eil, e-keñver ho kenvroiz ; hag an dlead-se, lakaat ho yez er renk kenta, rei d'ezi sked ha luf; komz enni, n'eo ket evel kouerien, hogen evel tud desket, evel he difennourien ha difennourien ar vroadelez...

...Vous vous abaissez en essayant de patoisier comme ça ; vous avez un devoir à accomplir pour vous et vos compatriotes. Et ce devoir, faire de votre langue un idiome de premier rang. Lui donner de l'éclat et du lustre, la parler non comme des paysans mais comme des gens instruits, comme ses défenseurs et les défenseurs de la nationalité... (Hemon 1931 : 211)

La démarche n'est pas que de principe, une liste de cinquante livres (algèbre, grammaire, chimie,...) à écrire en breton est établie (Hemon 1934 : 31) ; sont également publiés un dictionnaire,

une grammaire, un ouvrage de géométrie ou encore une histoire du monde en langue bretonne en 6 volumes,... Les abonnés de la revue sont mobilisés pour éditer des livres pour enfants en breton et les distribuer gratuitement dans les écoles...

Il s'agit pour *Gwalarn* de doter la langue bretonne de tous les attributs nécessaires pour en faire une langue d'éducation.

De ce fait, la question de la normalisation orthographique va s'avérer prépondérante dans le processus de maturation et largement occuper les esprits durant cette période. Les écrivains de *Gwalarn* avaient hérité d'une norme qui, comme dans beaucoup de systèmes diglossiques, s'était imposée, non suite à un conflit avec d'autres normes, mais comme garante de la fin d'un conflit jugé néfaste et mettant en péril le système lui-même.

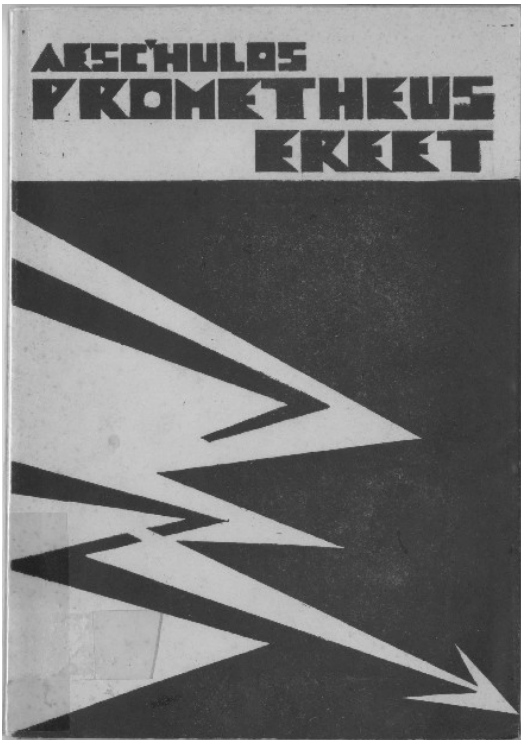
Aussi pendant une quinzaine d'années c'est une position pragmatique qui avait conduit *Gwalarn* à adopter et défendre la norme la plus établie et considérée alors comme la plus légitime. Cependant, avec la « fuite en avant » (Hupel 2010 : 280) qui s'opère pendant l'Occupation et la « tare » originelle d'une orthographe qui n'englobait pas le dernier dialecte et supposait à plus ou moins long terme sa remise en cause, les « gwalarnistes » se risquent à provoquer une réforme orthographique pensée comme alors comme l'ultime réforme nécessaire devant permettre l'entrée du breton à l'école.

Si cette réforme, d'abord largement contestée, ne produira pas l'effet escompté, cette nouvelle norme finira pourtant par s'imposer. C'est aujourd'hui celle de l'immense majorité des maisons d'édition, celle utilisée dans le système scolaire et par l'Office de la langue bretonne, désormais établissement public régional.

Après la langue, la littérature produite par la revue porte elle aussi trace, si l'on peut dire, de ce souci de maturation.

S'il est entendu que, dans une situation diglossique, le conflit linguistique a une incidence sur les textes produits en langue minorée, les écrivains de *Gwalarn* ont eux cherché à émanciper la littérature bretonne des incidences de cette diglossie. Il n'y a pour ainsi dire pas de « mise en scène » de la diglossie bretonne dans les textes de *Gwalarn* et, chose plus significative encore, cette littérature tend même à occulter les conditions socioculturelles inhérentes à cette diglossie. Toutes choses qui participent de cette entreprise de rénovation qui entend apporter les gages de la maturité de cette Bretagne « petite nation » espérant devenir grande.

Un autre trait de caractère récurrent en situation minoritaire est la quête de prestige qui passe pour les « gwalarnistes » par la reconnaissance universelle, comme signe d'une maturité littéraire. Si elle rejoint l'universalisme des centres dans ses références (il n'est qu'à faire la liste des auteurs traduits : Eschyle, Synge, Blok, Shakespeare,...), la littérature bretonne a davantage trouvé ici un garde-fou contre la tentation du terroir qu'un véritable *modus operandi* devant la conduire à sa propre universalité.



Couverture de Prometheus Ereet, traduction du Prométhée enchaîné d'Eschyle par Youenn Drezen (1928, bois gravés de R-Y. Creston et Jorj Robin).

Les limites d'un modèle importé

Si la situation de la langue bretonne demeure aujourd'hui critique, si la démarche entreprise depuis la création de la revue *Gwalarn* continue d'être contestée au sein de la minorité linguistique bretonne, ce modèle évolutionniste demeure le plus structuré qui soit en Bretagne et ne connaît pas de véritable alternative. Modèle « importé », il fausse finalement le processus de construction identitaire de la minorité en le réduisant à une réflexion de l'identité majoritaire.

C'est en quelque sorte un retour au premier modèle théorique, qui présentait l'universalisme des Lumières comme la victoire d'un modèle de civilisation jugé majeur, abouti, sur un autre, jugé primitif et obscurantiste et qui s'est imposé à ces promoteurs de la langue bretonne qui ont souhaité la transformer en une langue de savoir et d'érudition « aussi distante du langage du paysan breton que la langue de Monsieur France l'est de celle du paysan français » (Hemon & Mordrel 1925 : 1)

Ceci, pensaient-ils, afin de lui permettre d'incarner une forme d'universalisme, quitte pour cela à prôner un néo-classicisme « à la manière de », refusant d'exprimer les traits de caractère les plus baroques de l'identité bretonne.

Un troisième mouvement de revendication bretonne est apparu dans les années 1960 s'inscrivant dans le mouvement plus général de la décolonisation. S'il a repensé une vision jusque-là surtout européenne, s'il a réhabilité le « plouc », proclamé pour l'occasion frère du « bicot » (Piriou 1961 : 340), il a également ravivé ce sentiment minoritaire, « Bretagne = colonie » disait le slogan d'alors, sentiment qui ouvre aujourd'hui sur au moins deux impasses :

Il y a d'abord une impasse exogène. Partenaire prioritaire, sinon unique, la majorité ne peut accepter au-delà d'une certaine mesure cette idée d'une maturation de la minorité et la multiplication des écueils devant le processus de protection et de développement des minorités linguistiques (la non-ratification de la Charte Européenne des langues minoritaires par plusieurs pays, dont la France, n'étant qu'un de ces écueils) témoigne de cette impasse qu'on pourrait rapprocher de la notion de « plafond de verre » utilisée dans la sociologie du travail. L'impossibilité, en 2012, pour un critique de la région parisienne, François Busnel, à envisager qu'un livre qui traite de la Corse, comme l'ouvrage de Jérôme Ferrari, auteur du *Sermon sur la chute de Rome*, pourrait être autre chose que « régionaliste » illustre la persistance de ces représentations « crépusculaires » :

-...régionaliste ?

-[...] Mon projet c'était justement de pouvoir faire des romans qui se passent en Corse et qui [ne] soient pas des romans régionalistes.

-Alors attendez, ça je voudrais que vous m'expliquiez... » (Busnel, Ferrari 2012 : entretien)

Il y a ensuite une impasse endogène. Si le paradigme minoritaire n'était au départ qu'un cadre de développement ; il s'est imposé, telle une anguille sous le rocher identitaire, un véritable sentiment de minorité. Expression en langue minoritaire et expression minoritaire se sont rapprochées et tendent de plus en plus à se confondre. En Bretagne, l'analyse des démarches entreprises pour « devenir bretonnant » a permis d'établir plusieurs correspondances entre cette démarche et les sentiments de refus, de révolte (envers un milieu social ou familial). Le « devenir bretonnant » incarnant dès lors une « ...culture "en contre" » (Pentecouteau 2002 : 194), « une alternative sociale et politique » (*ibid.* : 240).

L'expression littéraire en langue bretonne témoigne également d'une identité désormais « minoritaire ». Les écrivains de la génération de *Gwalarn* l'expriment comme un tourment : dans sa nouvelle, *Al laer avel* (« Le voleur de vent »), Roparz Hemon présente le malaise minoritaire

sous la forme d'une allégorie : Le respectable Professeur T. se fait passer pour mort et usurpe l'identité d'un autre homme pour pouvoir partir mener une vie de musicien bohème. Allégorie dont l'interprétation est double : s'agit-il du désir du professeur d'anglais, Louis Némou, de pouvoir s'affirmer un jour officiellement comme étant l'écrivain de langue bretonne Roparz Hemon ou de la volonté de l'écrivain Roparz Hemon de s'affranchir des contraintes de réformateur orthographique, lexicographe, grammairien, pédagogue... qui pèsent sur lui dans le processus de maturation qu'il a engagé et ainsi retrouver une certaine insouciance créative, loin du carcan théorique du nationalisme linguistique. Cette « philologie devenue culture » (Figueroa & González 1997 : 29) qui tend à imprégner l'écriture en situation diglossique.

Jusqu'aux auteurs de la nouvelle génération qui semblent eux revendiquer ce caractère minoritaire comme partie prenante de leur identité, ainsi Yann Fulub Dupuy, qui explique la recherche de son identité sexuelle dans *Par Dibar*, et pour qui l'apprentissage de la langue bretonne représente en lui-même une démarche minoritaire qui placerait l'apprenant en un lieu commun à plusieurs revendications minoritaires :

Neuze e lavarfen, e vefe poan aner stourm evit ar brezhoneg – goude ha pa vije talvoudegezh diabarzh d'ar stourm-se evel-just – ma ne dommer ket war un dro, ouzh ar minorelezhioù all...

Je dirais alors qu'il serait peine perdue de lutter pour le breton – quand bien même cette lutte aurait une valeur propre bien sûr – si on n'est pas sensibilisé en même temps aux autres minorités... (Dupuis 2006 : 60)

Contrairement à ce qu'on a pu observer dans les phénomènes de décolonisation extra-européens (Ashcroft *et alii* 2012 : 47), il n'y a pas à l'heure actuelle en Bretagne de remise en cause de l'ordonnement du monde comme il a été imposé. Les concepts de polarité, d'une dichotomie minorités vs majorités n'ont pas été véritablement interrogés. Tout juste la minorité a-t-elle souhaité s'affirmer comme une autre centralité. Dans *Kornog* (« Occident »), revue du mouvement artistique des *Seiz Breur* (« Sept frères ») et une des revues satellites de *Gwalarn*, l'artiste René-Yves Creston plaidait pour un « ...art national breton moderne » qui pourrait exister outre le rayonnement des centres traditionnels :

Nous reconnaissons avec justice que Paris comme d'ailleurs Berlin est le grand centre [...] où se réunissent pour échanger conceptions et théories, les artistes du monde entier. [...] Mais nous dénonçons à l'esprit français le droit qu'il s'est arrogé d'anéantir le nôtre. (Creston 1928 : 6)

À la même époque, et comme un pied de nez, un ouvrage de Roparz Hemon présentait le voyage d'un Monsieur Bimbochet perdu dans une Bretagne indépendante du XXII^e siècle où il cherche difficilement les traces de l'influence française. Il s'agissait alors de renverser les perspectives et de prophétiser un monolinguisme breton dominant. L'homme s'énerve :

...n'eus den ebet a gompren tri ger gallek er vro villiget-man.[...]

...il n'y a personne qui comprenne trois mots de français dans ce maudit pays. [...] (Hemon 1927 : 21)

Et s'évertue à expliquer la supériorité de la culture française à un peuple breton « défrancisé » et qui ne l'entend plus.

Derrière la farce, et les excès d'une œuvre de jeunesse (Roparz Hemon publie cet ouvrage à 27 ans), ce sont toutes les limites de ce rapport majoritaire vs minoritaire qui apparaissent. Comme un mauvais arrangement entre deux parties et qui fait craindre sans cesse aux uns la fin de leur statut de nation « majeure », privilégiée, s'ils venaient à faire montre de trop de laxisme et qui entretient les autres dans un processus de maturation sans issue et leur fait demander en vain : à quand la majorité ?

Bibliographie :

- AESC'HULOS, Drezen Youenn (trad.), 1928, *Prometheus ereet*, Brest, Levraoueg Gwalarn.
- ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen, SERRA Jean-Yves (trad.) & MATHIEU-JOB Martine (trad.), 2012, *L'Empire vous répond*, Bordeaux, PUB.
- CRESTON René-Yves, 1928, « Vers un art national breton moderne », *Kornog*.
- DUPUY Yann-Fulub, 2006, *Par dibar*, Lannuon, An Alarc'h.
- FERRARI Jérôme et BUSNEL François, 2012, *Entretien radiophonique*, France Inter.
- FIGUEROA Antón et GONZÁLEZ-MILLÁN Xan, 1997, *Communication littéraire et culture en Galice*, Paris, L'Harmattan.
- GLISSANT Edouard, 1996, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard.
- HÉLIAS Per-Jakez, 1974, 2012, *Ar Mên Du*, Brest, Brud Nevez.
- HEMON Roparz, 1927, *An Aotrou Bimbochet e Breiz*, Brest, Gwalarn.
- HEMON Roparz, 1931, *Eur Breizad oc'h adkavout Breiz*, Brest, Moulerez 4, straed Ar C'hastell.
- HEMON Roparz, 1934, « Hanter-kant Levr hon eus ezomm anezo », *Gwalarn*, n° 62.
- HEMON Roparz, 1928, « La nouvelle littérature bretonne », *Kornog*, n° 1.
- HEMON Roparz, 1929, « Réflexions sur la littérature », *Kornog*, n° 2/3.
- HEMON Roparz et MORDREL Olier, 1925, « Premier et dernier manifeste de Gwalarn en langue française », *Gwalarn*, n° 1.
- HUGO Victor, 1874, Quatre-vingt treize, http://abu.cnam.fr/cgi-bin/donner_html?quatrevtl.
- HUPEL Erwan, 2010, *Gwalarn – Histoire d'un mouvement littéraire en Bretagne*, Rennes, Thèse, 416 p.
- MORDIERN Meven, 1964, *Talar an Hoc'h*, Plomelin, Preder.
- PENTECOUTEAU Hugues, 2002, *Devenir Bretonnant – Découvertes, apprentissages et réappropriations d'une langue, le sens social*, Rennes, PUR.
- PIRIOU Yann-Ber, 1961, « A-zivout un danvez tabou : Barzhed er gorventenn », *Al Liamm*, n° 88.